

juste méfiance préside à tout ce qui se passe à la mort d'un pape. Car enfin le pauvre défunt n'a pas de parents présents, et les personnages chargés de lui choisir un successeur pourraient enterrer un pape vivant.

En revenant à la maison, bien fatigués et mourants de froid, nous avons remarqué que le prince don Agostino Chigi, maréchal du conclave, a une garde d'honneur à la porte de son palais.

16 février 1829. — Nous avons passé deux heures à Saint-Pierre. Le cardinal Castiglioni, grand pénitencier, a dit la messe auprès des restes du pape. Beaucoup d'églises de Rome ont élevé des catafalques; nous sommes allés voir celui de Saint-Jean-de-Latran.

Ce soir est arrivé S. M. le roi de Bavière, sous le nom de comte d'Augsbourg; grande jubilation parmi les artistes, dont ce prince est adoré.

18 février. — Les cardinaux arrivent en foule. Le roi de Bavière est allé voir le mausolée de Pie VII, chez M. Thorwaldsen. Ce mausolée se trouve prêt justement au moment convenable. Léon XII va être mis au-dessus d'une porte, près la chapelle du chœur, dans Saint-Pierre, où il remplacera le bon Pie VII. On déposera les restes de ce pape dans les souterrains de Saint-Pierre, jusqu'au moment où ils trouveront place dans les fondations de son tombeau. Vous savez que c'est le cardinal Consalvi qui, par son testament, a pourvu à ce que son maître eût un tombeau. L'État ne fait rien ici pour un pape défunt au delà des neuf jours d'obsèques solennelles. On parle déjà de Léon XII comme s'il fût mort il y a vingt ans.

Le cardinal Albani ne veut pas admettre dans Saint-Pierre

le tombeau de Pie VII, que Thorwaldsen vient de terminer. La raison, c'est que Thorwaldsen est un hérétique.

Le roi de Bavière a été si content des trois statues destinées au monument de Pie VII, qu'il a décoré sur-le-champ M. Thorwaldsen de la croix de commandeur de son ordre. Ce nouvel honneur ne réussit point à Rome; on prétend que l'artiste est un faux bonhomme et un grand diplomate. C'est peut-être l'envie qui parle: M. Thorwaldsen réunit huit ou dix décorations. Comme je n'admire guère ses ouvrages, je n'ai point cherché à lui être présenté.

Nous avons obtenu l'insigne faveur de voir le conclave; ce bonheur est si grand et si compromettant pour qui nous le procurait, que nous n'avons pu en jouir que pendant trois minutes. Chacun des cardinaux aura un appartement de trois petites pièces. Aujourd'hui ces messieurs ont tiré au sort les appartements du conclave. M. de Châteaubriand, ambassadeur du roi, a fait son premier discours aux cardinaux; c'est M. le cardinal della Somaglia qui lui a répondu.

19 février. — C'est M. le cardinal de Gregorio qui a dit la messe ce matin devant le corps du feu pape. C'est à M. de Gregorio que tous les étrangers donnent leur voix, car M. Bernetti est décidément trop jeune pour monter sur le trône.

20 février. — On vient d'élever un magnifique catafalque au milieu de la grande nef de Saint-Pierre. Les ornements sont de M. Tadolini, le sculpteur. M. Valadier, connu par la profanation de l'arc de Titus, a été l'architecte. Ceci n'est réellement pas mal.

On a donné à ce tombeau la forme générale d'une pyramide; mais on a ajouté beaucoup d'ornements, et avec raison. Il y a des bas-reliefs représentant les actions de Léon XII, et force



inscriptions latines de M. l'abbé Amati. Le corps diplomatique assistait à la cérémonie qui a eu lieu autour de ce catafalque. Ces cérémonies, toujours les mêmes, commencent à nous sembler longues. Les Anglais, accourus de Naples, s'y portent au contraire avec fureur. On a payé des chevaux de poste, sur la route de Naples, à des prix fous. Il est presque impossible de se loger à Rome. Nous prêtons notre maison de campagne de Grotta-Ferrata à deux familles napolitaines qui ont été parfaites pour nous pendant notre séjour dans leur pays. Chaque soir, malgré le froid qu'il fait, nos amis ont la patience d'aller à Grotta-Ferrata. Nous lisons dans leurs yeux que toutes ces cérémonies funèbres sont pour eux une chose bien autrement grave que pour nous.

22 février, dimanche. — Dernier jour des cérémonies de Saint-Pierre. Monsignor Mai, sous-bibliothécaire de la bibliothèque du Vatican, a prononcé un discours latin sur les vertus de Léon XII, en présence des cardinaux et du corps diplomatique. Ce discours est un centon de Cicéron; pas une idée; il pourrait s'appliquer également à tous les papes sous le règne desquels il y a eu un jubilé.

23 février. — Hier, dans la nuit, nous avons assisté, par grande protection, à un spectacle lugubre. Dans cette immense église de Saint-Pierre, quelques ouvriers menuisiers, éclairés par sept ou huit flambeaux, clouaient définitivement le cercueil de Léon XII. Des ouvriers maçons l'ont ensuite hissé, avec des cordes et une grue, au-dessus de la porte, où il remplace Pie VII. Ces ouvriers ont plaisanté constamment; c'étaient des plaisanteries à la Machiavel, fines, profondes et méchantes. Ces hommes parlaient comme les démons de la *Panhypocrisiade* de M. Lemercier; ils nous faisaient mal. Une

de nos compagnes de voyage, qui avait les larmes aux yeux, a obtenu de donner deux coups de marteau pour enfoncer un clou. Jamais ce spectacle lugubre ne sortira de notre mémoire; il eût été moins affreux si nous eussions aimé Léon XII.

Les obsèques sont enfin terminées.

Le cardinal della Somaglia vient de chanter une messe du Saint-Esprit à l'occasion de l'ouverture du conclave. Cette cérémonie a encore eu lieu dans la chapelle du chœur, à Saint-Pierre, dont le lambris doré est orné de tant de statues nues. Ce contre-sens nous a poursuivis tout le temps des obsèques. Aujourd'hui, monsignor Testa a prêché en latin sur l'élection du pape. Ma foi, c'est trop d'ennui et de fausseté; tout le monde avait l'air de penser à autre chose.

Le parti ultrà parmi les cardinaux s'appelle, je ne sais pourquoi, le parti sarde; aujourd'hui on dit qu'il l'emportera. Le pape futur continuera le règne de Léon XII à l'intérieur, et n'aura pas la même modération dans ses rapports avec les puissances étrangères. Il faut que ces vieux cardinaux aient des cœurs de bronze pour résister à la perspective des derniers moments de Léon XII. Je voudrais, avant tout, être aimé de ce qui m'entoure.

Ce soir, à vingt-deux heures (deux heures avant le coucher du soleil), nous sommes allés voir la procession des cardinaux entrant au conclave. Cette cérémonie a eu lieu sur la place de Monte-Cavallo, autour des chevaux de grandeur colossale. La croix qui précédait les cardinaux était tournée en arrière, c'est-à-dire que ces messieurs pouvaient apercevoir le corps du Sauveur. Toutes ces choses ont un sens mystique que monsignor N<sup>\*\*\*</sup> a la bonté de nous expliquer. Chaque cardinal était accompagné de son conclaviste, qui, ce me semble, prend le titre de baron au sortir du conclave.

La réunion des cardinaux étant traitée avec les honneurs dus



au souverain, ces messieurs étaient environnés des gardes nobles et des Suisses en grande tenue du quinzième siècle. Ce costume nous a semblé de fort bon goût en cette occasion.

La procession commençait par les cardinaux évêques; nous en avons compté cinq : LL. EE. della Somaglia, Pacca, Galeffi, Castiglioni et Beccazzoli. Le peuple disait autour de nous que l'un de ces messieurs sera pape.

Après eux s'avançaient vingt-deux cardinaux prêtres, ayant M. le cardinal Fesch à leur tête; et enfin cinq cardinaux diacres.

Monsignor Capeletti, gouverneur de Rome et directeur général de la police, marchait à côté du cardinal doyen, M. della Somaglia.

Cette procession a été reçue à la porte du conclave par une commission de cinq cardinaux; M. Bernetti était du nombre; c'est pourquoi on ne l'a pas vu à la procession, où tous les étrangers, et surtout ceux qui sont arrivés d'aujourd'hui, le cherchaient des yeux.

Nous sommes allés dîner, et, comme de vrais badauds, sommes revenus sur la place de Monte-Cavallo à trois heures de nuit (huit heures et demie du soir), pour attendre les fameux trois coups de cloche. Ils se sont fait entendre; toutes les personnes étrangères au conclave sont sorties; le prince Chigi a établi sa garde, et les cardinaux ont été murés.

Maintenant, quand sortiront-ils? Tout ceci peut être long. Ri en ne se décidera qu'après l'arrivée du cardinal Albani, légat à Bologne, qui a le secret de l'Autriche, c'est-à-dire qui est chargé de son *veto* (vous savez qu'au conclave de 1823, le cardinal Albani donna l'exclusion au cardinal Severoli).

On sent bien que je ne puis pas tout dire. On fait courir dans Rome des vers délicieux; c'est la force de Juvénal mêlée à la folie de l'Arétin.

Ces vers disent qu'il y a trois partis bien formés : le parti sarde ou *ultra*, qui prétend qu'il faut gouverner l'Église et les États du pape de la façon la plus sévère. Ce parti est dirigé par M. le cardinal Pacca.

Le parti libéral, à la tête duquel est M. le cardinal Bernetti.

Le parti autrichien, ou du *centre*, qui a pour chef M. le cardinal Galeffi; c'est un homme instruit et qui aime les arts. Ce qu'il y a de singulier pour nous autres ignorants, c'est que les jésuites sont du parti du centre. Est-ce pour le trahir? « *Il tempo è galantuomo*, » dit monseigneur N., c'est-à-dire nous saurons la vérité à la fin du conclave.

L'attendrons-nous à Rome? Notre projet était de nous mettre en route aussitôt après la fermeture du conclave. Mais il fait froid, et nous allons au nord avec la tramontane au visage; mais nos compagnes de voyage désirent voir le couronnement d'un pape. Il vient d'être décidé, bien malgré moi, que nous attendrons ce grand événement pendant trente jours. Nos amis anglais ont fait des paris énormes à ce sujet. On parie quinze cents guinées contre mille que le conclave durera plus de trente fois vingt-quatre heures, c'est-à-dire plus de sept cent vingt heures.

4 mars. — Puisque je dois parler du conclave, je cède à la tentation de citer quelques fragments d'une lettre écrite de Rome par un jeune diplomate. Il est des familles dans lesquelles l'esprit et les talents sont héréditaires.

« On peut appeler Rome la ville des élections. Depuis l'année de sa fondation, c'est-à-dire pendant un espace de près de vingt-six siècles, la forme de son gouvernement a presque toujours été élective. Nous voyons les Romains élire leurs rois, leurs consuls, leurs tribuns, leurs empereurs, leurs évêques et



enfin leurs papes. Il est vrai que les élections des papes sont remises entre les mains d'un corps privilégié; mais, ce corps n'étant point héréditaire, se recrutant sans cesse d'individus sortis de tous les rangs et de toutes les nations du monde, on peut dire que, bien que le principe de l'élection directe soit faussé, c'est toujours une élection du peuple faite par l'organe de ceux qui sont parvenus au sommet de l'échelle sociale.

« . . . . . Le peuple entier élisait le consul; plus tard, c'est aussi le peuple entier qui élit l'évêque, et, lorsque les institutions se perdent et se corrompent, c'est la garde prétorienne qui élit les empereurs; ce sont les cardinaux qui élisent le pape.

« . . . . . Les chefs spirituels de Rome sont d'abord élus par l'assemblée des chrétiens cachés au fond des catacombes. Lorsque l'empire est transporté en Orient, lorsque l'arrivée des barbares a donné plus de force aux chrétiens, l'élection se fait publiquement par le peuple. Plus tard, lorsque l'évêque a acquis plus de puissance, lorsqu'un clergé s'est formé, c'est par les membres de ce clergé qu'il est élu; le peuple s'efface déjà. Bientôt Charlemagne et ses successeurs imaginent de ressusciter l'empire d'Occident.... et, pour donner à l'empire l'appui de la religion, ils pensent que ce n'est qu'à Rome qu'ils pourront poser sur leur tête la couronne impériale... Le titre d'évêque, déjà commun en Europe, est changé contre celui de pape; une hiérarchie s'est formée dans le clergé; le pape dédaigne de tenir son autorité de simples prêtres; désormais les cardinaux seuls concourront à son élection. . . . .

« . . . . . Un jour, le peuple, fatigué de la longueur des opérations des électeurs, s'avise de murer les portes du palais dans lequel ils sont réunis, et de les tenir enfermés jusqu'à ce que leur choix soit proclamé. Ce précédent fait loi; le

conclave se ferme désormais pour chaque élection. . . . .  
 « . . . . . Enfin s'introduisit l'usage et le droit, de la part de plusieurs puissances catholiques, de s'opposer, au sein du conclave, par l'organe d'un cardinal, à certains choix qui pouvaient leur porter ombrage.

« Tel était l'état des choses quand un nouvel empereur d'Occident, réunissant Rome à son empire, vint proclamer que « toute souveraineté étrangère est incompatible avec « l'exercice de toute autorité spirituelle dans l'intérieur de « l'empire.

« Et que, lors de leur exaltation, les papes prêteront serment de ne jamais rien faire contre les quatre propositions « de l'Église gallicane, arrêtées dans l'assemblée du clergé en « 1682. » (Sénatus-consulte du 17 février 1810.)

« . . . . . Les deux puissances qui exercent aujourd'hui le plus d'influence dans un conclave sont la France et l'Autriche. Leurs intérêts sont différents; mais tout s'arrange : si l'une l'emporte dans le choix du pape, l'autre a le dessus dans l'élection du secrétaire d'État.

« . . . . . Le clergé en France est grave et religieux, il commande le respect; à Rome les abbés sont les heureux du siècle : ils sont gais, comiques et quelquefois bouffons. . . . . Ce ne sont pas nos petits abbés à l'ambre et au musc de l'ancien régime; les Italiens n'ont pas ces soins délicats de leurs personnes, . . . . . ils n'ont pas leurs poches pleines de petits vers à Chloé. . . . . Mais ils savent presque toujours quelque grosse histoire sur un capucin ou sur un chartreux; ils ont découvert que la nouvelle chanteuse avait une jambe plus courte que l'autre; ils ont le rire inextinguible des dieux.

« . . . . . Les deux extrémités de la rue Pia sont fermées par une cloison de planches recouverte de



vieilles tapisseries. Un factionnaire suisse, vêtu comme au quatorzième siècle, et armé d'une longue hallebarde, protège cette faible barrière.

« La grande porte du palais de Monte-Cavallo est ouverte, mais gardée par un poste nombreux. Les fenêtres de la façade, au premier étage, sont fermées par des persiennes. Celle du milieu, au-dessus de la grande porte, et donnant sur un balcon, a seule été murée<sup>1</sup>. »

5 mars 1829. — Nous avons rencontré, en venant à la place de Monte-Cavallo, trois processions que l'on fait pour demander au ciel la prompte élection du souverain pontife. Le dernier artisan de Rome sait bien que l'élection n'aura pas lieu les premiers jours; il faut que les partis reconnaissent leurs forces. Les premiers scrutins, qui ne peuvent amener aucun résultat, sont de pure politesse; les cardinaux donnent leur voix à ceux d'entre leurs collègues qu'ils veulent honorer par une marque d'estime publique.

Nous avons assisté à la *fumata*, et aux bruyants éclats de rire qu'elle excite toujours. Voici ce que c'est :

De la fenêtre la plus voisine de celle qui a été murée dans la façade du palais de Monte-Cavallo qui regarde les chevaux de grandeur colossale, sort un tuyau de poêle long de sept à huit pieds. Ce tuyau joue un grand rôle pendant le conclave.

Les journaux vous ont appris que tous les matins les nobles reclus vont aux voix. Chaque cardinal, après avoir fait une courte prière, va déposer dans un calice, placé sur l'autel de la chapelle Pauline, une petite lettre cachetée. Cette lettre, pliée d'une façon particulière, contient le nom du cardinal élu, une devise prise dans l'Écriture, et le nom du cardinal électeur.

<sup>1</sup> M. Henri Siméon.

Chaque soir on procède à un ballottage entre les candidats qui ont eu des voix le matin. La petite lettre cachetée contient ces mots : « *Accedo domino N.* »

Ce vote ne doit être accompagné d'aucun raisonnement, d'aucune condition. Remarquez bien ceci. Cette cérémonie du soir a pris le nom d'*accession*; quelquefois un cardinal, mécontent des choix indiqués le matin, écrit sur son billet du soir : « *Accedo nemini.* »

Deux fois par jour, quand les cardinaux chargés du dépouillement du scrutin ont reconnu qu'aucun candidat n'a obtenu les deux tiers des suffrages, on brûle les petits billets, et la fumée s'échappe par le tuyau de poêle dont je viens de parler; c'est ce qu'on appelle la *fumata*. A chaque fois cette *fumata* excite le gros rire du peuple assemblé en foule sur la place de Monte-Cavallo, et qui songe au désappointement des ambitions; chacun se retire en disant : « Allons, nous n'avons point de pape pour aujourd'hui. »

6 mars. — L'agitation morale est au comble. Le 2 et le 3 mars, sont arrivées LL. EE. les cardinaux Ruffo-Scilla, de Naples, et Gaysruck, de Milan. Ces messieurs vont faire leur prière à Saint-Pierre, reçoivent des visites plus ou moins mystérieuses, et ensuite entrent au conclave en se conformant à un cérémonial curieux à voir, mais dont la description ennui-rait le lecteur, peut-être un peu las déjà de tout ce qui a rapport au pape. Nos compagnes de voyage s'amuse fort de ces cérémonies exécutées par des gens profondément occupés de tout autre chose que de ce qu'ils font. Pour moi, j'ai déjà vu tout cela lors de l'élection de Léon XII.

Nous avons eu ce matin le spectacle de l'arrivée du dîner des cardinaux; chaque dîner occasionne une procession qui traverse Rome au petit pas. D'abord s'avance la livrée du car-



dinal, en nombre plus ou moins considérable, suivant la richesse du patron. (La livrée la plus brillante est celle du cardinal de Gregorio.)

Vient ensuite un brancard porté par deux *fachini*, sur lequel est un grand panier décoré des armes du cardinal; ce panier contient le dîner; deux ou trois voitures de *gala* terminent la procession. Un cortège semblable part tous les jours du palais de chaque cardinal et arrive à Monte-Cavallo.

Grâces à monsignor N<sup>\*\*\*</sup>, nous avons assisté ce matin à la visite des dîners; plusieurs cortèges étaient déjà arrivés. Après avoir passé la porte, non sans peine, et traversé la grande cour du palais de Monte-Cavallo, nous sommes arrivés à une salle provisoire construite en planches et en tapisseries, au fond de laquelle on a établi deux tours.

Là un évêque procédait à la visite des dîners. On ouvre les paniers, on remet les plats un à un dans les mains de l'évêque, dont la visite devrait avoir pour but de prévenir toute correspondance. L'évêque regardait les plats d'un air grave, les flairait quand ils avaient bonne mine, et les remettait à un employé subalterne, qui les plaçait dans le tour. Il est clair que chaque dîner pouvait contenir, dans le corps des poulets ou au fond des timbales de légumes, cinq ou six billets.

Comme après la visite de deux ou trois dîners toute cette cuisine nous ennuyait, et que nous étions sur le point de nous retirer, nous avons vu arriver par le tour, de l'intérieur du conclave, un billet qui contenait deux numéros, 25 et 17, avec prière de les mettre à la loterie.

Les jeux de hasard sont une des grandes passions des Italiens. Un Romain est-il abandonné par sa maîtresse, quel que soit son désespoir, il ne néglige pas de mettre à la loterie le nombre d'années de sa maîtresse, et le quantième du mois indiqué par le jour de la rupture. Le mot même d'*infidélité*,

cherché dans le dictionnaire *del Lotto*, correspond, si je ne me trompe, au nombre trente-sept. Les numéros arrivés de l'intérieur du conclave pouvaient aussi signifier que, dans le scrutin de ce matin, le cardinal qui occupe l'appartement n° 25 a eu 17 voix, ou toute autre chose. Ces numéros 17 et 25 ont été fidèlement remis à un domestique du cardinal P.

La description de l'entrée au conclave du dîner des cardinaux vous a montré que rien n'est plus facile que la correspondance du matin. Le soir, après la *fumata*, quand tout le monde est retiré, on lance, sur la place de Monte-Cavallo ou dans la rue Pia, des piastres creuses renfermant de petits billets écrits sur du papier fin, et il se trouve toujours par hasard quelqu'un pour les ramasser.

La seule nouvelle officielle qu'il y ait à apprendre, ce sont les noms des cardinaux chefs d'ordre chargés du dépouillement du scrutin. Les cardinaux chefs d'ordre pour les journées des 5, 6 et 7 mars, sont LL. EE. Arezzo, de l'ordre des évêques; Testaferrata, de l'ordre des prêtres, et Guerrieri-Gonzaga, de l'ordre des diacres.

7 mars. — Voici un grand événement, mais oserai-je le raconter? Il a été pour la société romaine comme une forte secousse électrique. Il faut savoir qu'on était excédé ici de la manière de gouverner du feu pape, et que l'on est convaincu que le parti ultrà l'emportera, et que le choix sera exécration. (Telle n'est pas l'opinion des étrangers modérés.)

Tout à coup ce soir, vers les dix heures, on a appris que le choix a été sur le point d'être excellent.

Il paraît que, depuis plusieurs jours, le cardinal Bernetti, ancien gouverneur de Rome et fort aimé ici, c'est le préfet de police de ce pays, le cardinal Bernetti donc s'était concerté avec les cardinaux italiens. « La religion doit être au-dessus de



tous les partis : si elle se fait autrichienne, elle entre en partage de la haine bien ou mal fondée qui anime contre l'Autriche les dix-neuf millions d'Italiens. Nommons donc un pape avant l'arrivée du cardinal Albani, porteur de l'exclusion autrichienne. » Tels sont les raisonnements que l'on prête à l'ancien gouverneur de Rome, et dont je ne réponds point. Quelques cardinaux timides, d'autres disent gagnés d'avance par l'Autriche, ont demandé deux fois vingt-quatre heures pour se décider.

Enfin hier on a calculé que le cardinal Albani ne devait pas tarder d'arriver. Ce matin on est allé au scrutin ; tous les cardinaux dont on n'était pas sûr avaient reçu l'avis de voter pour le cardinal de Gregorio, le candidat du parti libéral. Les cardinaux *sûrs* devaient ce soir décider la nomination en *accédant* au cardinal de Gregorio.

Ce soir, à l'accessit, on compte les voix ; le cardinal de Gregorio avait réuni les deux tiers des votes et allait être adoré ; malheureusement M. le cardinal Benvenuti avait fait de l'esprit en ajoutant une phrase ou deux à son vote, qui a été déclaré nul. Sur-le-champ on a tout préparé pour réussir demain matin ; mais, ce soir même, M. le cardinal Albani est entré au conclave ; tout est perdu.

Tels sont les *on dit* de Rome. Je puis répondre que voilà ce qu'on raconte dans les cercles les mieux informés ; est-ce la vérité ?

9 mars. — On n'a plus le courage de s'occuper du conclave. Nous sommes allés passer les journées d'hier et d'aujourd'hui à Tivoli ; le temps est magnifique. Ce soir, au retour, nous avons trouvé nos Romains plongés dans le désespoir ; leurs mines sont réellement changées. « Que vous importe la nomination du pape ? nous disent-ils, c'est pour vous un objet de

curiosité. Un pape dure en général huit ans, la nomination que nous venons de manquer assurait notre tranquillité pour plusieurs années. » A cela il n'y a rien à répondre. On dit qu'en Romagne le mécontentement est au comble.

10 mars. — M. de Châteaubriand a fait un discours au conclave. Par une distinction flatteuse, son carrosse, en allant à Monte-Cavallo, était suivi des carrosses de tous les cardinaux : ces messieurs, de l'intérieur du conclave, avaient donné des ordres à cet effet. M. de Châteaubriand a donné de belles fêtes ; il a fait faire des fouilles ; il annonce le projet d'élever un tombeau au Poussin ; il a été poli envers M. le cardinal Fesch. Il me semble que ce personnage illustre a réussi auprès des cardinaux.

C'est dans la salle où a lieu la visite des dîners que M. de Châteaubriand a parlé, vis-à-vis une petite ouverture où un œuf n'aurait pu passer. De l'autre côté de ce trou était la députation du conclave. M. le cardinal Castigliani a répondu au discours de l'ambassadeur du roi ; nous avons cité un fragment de cette réponse, tom. I, page 236.

Le discours de M. l'ambassadeur d'Espagne était en latin, M. de Châteaubriand a parlé en français. Son discours est fort libéral ; il y a un peu trop de *je* et de *moi* ; à cela près il est charmant et a le plus grand succès. Il a déplu aux cardinaux. Quelle que soit l'opinion personnelle du gouvernement français, sous peine de n'être rien, il est forcément en Italie le protecteur du parti libéral. Ce soir on a lu dans tous les salons des copies du discours de M. de Châteaubriand.

15 mars. — Toujours des processions et des prières pour la prompté élection du pape. On commence à murmurer vivement. Les Romains craignent pour leur semaine sainte ; si le



pape n'est pas nommé pour le 19 avril, jour de Pâques, il n'y a pas de semaine sainte, et adieu les loyers exorbitants. Nos hôtes parlent de la semaine sainte comme d'une récolte, ils prétendent qu'elle s'annonce fort bien cette année. Les étrangers que les cérémonies du conclave ont attirés à Rome ne s'en iront pas, et il en viendra beaucoup d'autres. Nous avons couru tous les quartiers de Rome hier et aujourd'hui; nous voulions trouver un logement pour un de nos amis qui vient de Sicile; impossible de rien avoir : les prix sont du dernier ridicule.

20 mars. — Probablement l'Espagne a chargé de ses intérêts M. le cardinal Giustiniani, que l'on dit ami particulier de S. M. Ferdinand VII, et qui est connu à Rome par un grand cordon espagnol qu'il porte toujours par-dessus son habit de cardinal<sup>1</sup>; ses belles actions en Espagne ont failli le faire préférer au cardinal Pacca par la faction ultrà. Dans le fait, la France et l'Autriche sont les deux seules puissances réellement intéressées à la nomination du pape. On a grand' peur de la France à Rome; d'ailleurs nous ne pouvons rien faire pour un cardinal italien. L'Autriche peut donner des évêchés aux neveux des cardinaux qui voteront pour elle.

31 mars 1829. — Ce matin il pleuvait par torrents, une véritable pluie des tropiques, lorsqu'un perruquier, à qui nous avions promis quelque argent, est entré essoufflé et véritablement hors de lui dans le salon où nous déjeunions. « *Signori, non s'è fumata.* » Voilà les seuls mots qu'il a pu prononcer :

<sup>1</sup> M. le cardinal Giustiniani est évêque d'Imola. Faites-vous raconter la révolte qui a eu lieu à Imola au commencement de juin 1829, à propos d'une relique. Quelle énergie! A la vérité dans un but criminel ou ridicule. Lisez l'interdiction lancée sur Imola, qui s'en moque. — Expulsion des juifs.

Messieurs, il n'y a pas eu de *fumata*. Donc le scrutin de ce matin n'a pas été brûlé; donc le pape est nommé.

Nous nous sommes trouvés pris *sans vert*; comme César Borgia, nous avions tout prévu pour le jour de la nomination du pape, excepté une pluie de tempête. Nous l'avons bravée.

Nous venons d'avoir la constance de passer trois heures sur la place de Monte-Cavallo. Il est vrai qu'au bout de dix minutes nous étions mouillés comme si l'on nous eût jetés dans le Tibre. Nos manteaux de taffetas ciré protégeaient un peu nos compagnes de voyage, aussi intrépides que nous. Nous avions à notre disposition des fenêtres donnant sur la place, mais nous tenions à être tout contre la porte du palais, à côté de la fenêtre murée, afin d'entendre la voix du cardinal qui allait proclamer le nom du nouveau pape. Jamais je n'ai vu une telle foule : une épingle ne fût pas tombée par terre, et il pleuvait à verse.

De braves soldats suisses, gagnés d'avance, nous ont fait parvenir aux places gardées pour nous tout près de la porte du palais. Un de nos voisins, homme fort bien mis et qui recevait déjà la pluie depuis une heure, nous a dit : « Ceci est cent fois plus intéressant que le tirage de la loterie. Songez, messieurs, que le nom du pape que nous allons apprendre influe directement sur la fortune et les projets de tout ce qui à Rome porte un habit de drap fin. »

Peu à peu l'attente, dans une situation si incommode, a mis le peuple en colère, et dans ces circonstances tout le monde est peuple. C'est en vain que j'essayerais de vous peindre les transports de joie et d'impatience qui, en un clin d'œil, nous ont tous agités lorsqu'une petite pierre s'est détachée de cette fenêtre murée donnant sur le balcon, et sur laquelle tous les yeux étaient fixés. Une acclamation générale nous a assourdis. L'ouverture s'est agrandie rapidement, et, en peu de minutes,